



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée, N^o 25.

Robe de soie garnie en draperies, Chapeau de gros de Naples orné de blonde de soie et de tulle, Écharpe en gaze cachemire.

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

~~~~~

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois: dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 25; chez CORNEILLE, libraire, rue de la Feuillade; PAINPARRE, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq St.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être adressés francs de port au Bureau.

~~~~~

MODES.

TANDIS que la déesse a fermé son temple; tandis qu'entourée de sa cour légère, elle médite les nouvelles lois qu'elle va promulguer; tandis que ses ministres fidèles, le Goût et le Caprice, ne laissent encore rien transpirer des secrets importants qu'on agite à son tribunal suprême, pour charmer l'ennui de cet interrègne, reportons-nous un instant vers ces tems reculés de notre histoire, où le luxe était un mot étranger en France; et suivons par degrés les progrès de ce mal ou de ce bien; car on a tant écrit pour et contre le luxe, qu'il est difficile de se former une opinion sur ce sujet!

Les Français ont ignoré long-tems le luxe: tant qu'ils restèrent dans la Germanie, leurs maisons, ou plutôt leurs




cabanes, n'étaient bâties que de bois, et couvertes de chaume.

Pour habit, les hommes n'avaient ordinairement qu'un sayon fait de gros drap ou de peaux, et attaché par une seule agrafe. — Les ajustemens des dames étaient aussi simples : leurs cheveux, quelquefois retroussés et noués au-dessus de la tête, retombaient sur leurs épaules; d'autres fois ils flottaient négligemment épars : une chemise de lin, sans manches; une robe faite aussi de peaux de divers animaux, et en forme de saye : c'était toute la parure de nos ancêtres.

Quand nos premiers rois eurent passé le Rhin, les guerres continuelles qu'ils eurent à soutenir ne leur permirent guères de rechercher des parures superflues : les Français tiraient leur principal ornement de leurs armes, qui étaient d'un fer ou d'un acier bien poli. L'histoire rapporte que Clovis, dans une revue générale de son armée, prit occasion du mauvais état où il trouva la hache d'un soldat, qui lui avait manqué de respect dans une autre circonstance, pour lui en fendre la tête. — Thierry, son fils, fut enchanté d'avoir un bassin d'argent pour sa part, des dépouilles du roi de Thuringe. Ce fut un des premiers bijoux qui parut sur la table de nos rois. Mais rien ne prouve mieux combien, dans cette première race, on était éloigné de tout ce qui approchait du luxe, que le chariot traîné par deux bœufs, et conduit par un bouvier, dont nos rois se servaient pour voiture.

Le royaume de France devient un grand empire sous Charlemagne. Comme la nouveauté a de grands charmes, même chez les peuples les moins civilisés, les Français ayant vu aux Gaulois de petits manteaux bigarrés de différentes couleurs, ils les préférèrent à leurs grands manteaux faits d'un gros drap uni. Mais Charlemagne, voulant réprimer ce luxe, rendit une ordonnance qui défendait d'acheter ou de vendre un sayon plus de vingt sous : le sou d'alors valait quarante-six sous d'aujourd'hui.

Louis le Débonnaire imita Charlemagne dans la simplicité des habits et dans son attachement au costume français. Charles le Chauve, au lieu de se conformer à ses ancêtres, se rendit odieux par l'affectation qu'il faisait paraître de s'habiller à la mode des Grecs. Cette parure étrangère parut si bizarre, qu'elle faisait peur aux chiens qui aboiaient, quand ils voyaient le roi ainsi vêtu.

Les révolutions qui arrivèrent par le changement de race dans la personne de nos rois, les rendirent insensiblement moins attentifs sur le luxe de leurs sujets; et comme la plupart étaient continuellement à cheval, et que leurs cottes d'armes couvraient leurs habits, leur magnificence fut confirmée dans cet habillement militaire, qu'ils faisaient de soie ou d'argent, et de riches fourures d'hermine.  Ce luxe, dont on vint à un tel excès dans les armées, que l'empereur Auguste défendit qu'on se servît à l'avenir de peaux d'hermine de gris et même de l'écarlate.

Ces réglemens duraient encore du tems de saint Louis qui, dans ses croisades, s'abstint toujours de porter le vair et l'hermine. Son exemple fut suivi par tous ses capitaines; et Joinville rapporte que, tant qu'il fut outre mer avec ce saint roi, il ne vit pas dans son armée une seule cotte brodée.

Charles VII dressa plusieurs réglemens contre le luxe; mais ils eurent le sort de ceux qui les avaient précédés. La loi qui prescrivait la qualité des étoffes, suivant le rang et les conditions, ne fit qu'irriter le désir de l'éluder et de la violer: « On ne corrigera jamais le luxe en l'attaquant directement, dit un grave historien; né de la cupidité, il lui sert d'aiguillon et d'aliment: il appartient aux mœurs de le réprimer, et malheureusement les mœurs ne changent pas ».

Henri IV, voyant que tous les édits de ses prédécesseurs portés contre le luxe devenaient inutiles, en rendit un dans lequel, après avoir défendu à ses sujets de porter ni or ni argent sur leurs habits, il ajoute: « Excepté pourtant aux filles publiques et aux filous, en qui nous ne prenons pas assez d'intérêt pour leur faire l'honneur de donner attention à leur conduite ».

Jusqu'ici on voit que les dames françaises sont fort innocentes du mal qu'ont pu produire les progrès du luxe; il ne semble même pas qu'elles se soient beaucoup occupées de parures pendant près de neuf siècles. Rien de plus simple que leur coiffure et leurs robes; mais il paraît en même tems qu'elles avaient une grande recherche pour leur linge, qu'elles portaient d'une finesse extrême.

Le règne galant de Charles VII amena l'usage des bracelets, des colliers, des boucles d'oreilles. Agnès Sorel est

la première femme qui ait porté en France des diamans. La reine Anne de Bretagne regarda ces bijoux comme de frivoles ornemens; mais on dit que toute l'occupation de Catherine de Médicis était d'en inventer de nouveaux. Le caprice, la vanité, la coquetterie les ont enfin portés au point où nous les voyons aujourd'hui.

Voilà l'origine des progrès du luxe; en voilà les causes, et chacun aujourd'hui en ressent en bien ou en mal les effets; mais les historiens n'ont, heureusement pour eux, jamais eu la prétention de nous instruire de l'origine du goût en France; car en nous rappelant le bizarre affublage que nous offrent les portraits de nos aïeux, nous aurions pu suspecter leur véracité. Nous devons supposer que le dieu charmant du Goût ne s'est fixé parmi nous que vers la fin du dix-huitième siècle, et qu'il n'a même montré la puissance de son pouvoir... que depuis ce matin, m'écriai-je! en observant la jolie toilette de la jeune Élisabeth, tandis que sa mère discutait avec moi sur l'époque où l'on pouvait décider que le goût était arrivé à son apogée. — Élisabeth se disposait à aller faire quelques visites du matin; un élégant chapeau rose en néréide, et qui sortait des magasins de M^{me}. Mure, offrait sur le bord de la passe, une triple ruche de tulle de soie; une belle blonde formait un demi-voile; les coins en étoffe, garnis de petite blonde, étaient posés avec un goût exquis sur le fond du chapeau. — Sa robe de moiré était ornée de trois rangs de bouillons, formant des plis plats et pris en biais dans l'étoffe; trois gros plis partant de l'épaule et venant, pour ainsi dire, se joindre vers le milieu de la ceinture, donnaient une forme carrée au corsage.

Après avoir admiré la jolie toilette d'Élisabeth, elle m'apprit tout ce qu'elle savait sur le peu de nouveautés qui paraissaient en ce moment. — On porte toujours, me dit-elle, des boutons au lieu de boucles pour fermer les ceintures; on en a vu quelques-uns en nacre; mais les femmes les plus recherchées les portent en topaze ou en améthiste.

Les capotes se font presque toutes en étoffe de soie. — La bizarrerie de leurs ornemens se ressent encore des modes adoptées pendant l'été. — On en voit de bleues et massées, vert et rouge: les bouquets que l'on place sur les chapeaux, se composent de fleurs dont les couleurs sont aussi bien loin d'être

en harmonie. Ce serait affreux ! Mais c'est la mode. . . Qui pourrait ne pas trouver cela charmant ?

En attendant les coiffures en cheveux pour les bals, nos artistes coiffeurs s'exercent à former des turbans qui sont d'un effet charmant, d'autant plus que ces messieurs se sont sérieusement appliqués depuis peu à la science de la physiologie; et que l'un d'eux m'assurait hier qu'il y avait une science tellement magique dans l'art de placer un turban d'après la physionomie, qu'il était sûr de rendre jolies toutes les femmes qui lui confieraient leur tête. Le risque n'est pas grand, et l'espérance est si flatteuse que je ne doute pas que ce nouveau magicien ne soit sur le chemin de la fortune.

LE VOYAGE A SAINT-CLOUD.

DEPUIS plusieurs années, la famille Moulinard projetait un voyage à Saint-Cloud, et toujours quelque obstacle nouveau s'opposait à l'accomplissement de ses désirs; mais cette fois tout concourt à les favoriser. La fête arrive, et M. Moulinard, M^{me}. Moulinard et Gingeolet, leur fils, commis surnuméraire aux assurances sur la vie, s'appêtent à quitter la rue aux Ours, pour aller jouir du spectacle si vivement désiré de la fête de Saint-Cloud. La joie brille sur la physionomie du *trio* voyageur. M^{me}. Moulinard déploie sa blouse en mouseline, (car on se permet aussi la blouse, rue aux Ours); une redingote de bouracan marron d'inde dessine le gros ventre du cher papa, et le chapeau d'osier ceint son front respectable. Quant à Gingeolet, il a dix fois consulté le *Petit Courrier des Dames*, ou *Nouveau Journal des Modes* pour arrêter son costume. Il a, depuis six mois, économisé sur ses menus plaisirs, et il veut, par sa brillante tenue, éclipser les élégans du quartier qu'il doit rencontrer à la fête. Avant de s'embarquer, une discussion s'est élevée sur la manière dont on fera le voyage. M. Moulinard prêche l'économie; il ose même parler de se rendre à pied à Saint-Cloud, en passant par le bois de Boulogne, promenade charmante qu'embellit encore la foule des voyageurs. M^{me}. Moulinard rejette une semblable proposition, comme indigne d'un

homme élevé dans les principes de l'ancienne et véritable galanterie; elle penche pour le bateau à vapeur en fer : Gingeolet indique la voiture d'Espérance; enfin, après plus de débats que n'en exigerait la *discussion du budget*, les époux décident qu'on montera en charette, au grand regret de Gingeolet qui comptait faire admirer, dans un plus noble équipage, son habit *vert pomme tombée*, sa cravate rose, son pantalon rayé blanc et jaune, ses souliers gris et son chapeau de soie.

Arrivés à la place Louis XV, nos Parisiens-campagnards se hissent, non sans peine, dans le char d'un blanchisseur. Après deux heures d'attente qu'exige le conducteur pour entasser dans sa carriole une trentaine de personnes, condamnées à une inaction obligée; le char s'ébranle, on part. Les joyeux couplets des compagnons de voyage égayaient la route, et font oublier, pour quelques momens, l'ardeur du soleil, la poussière et la gêne. Gingeolet se consolait peu à peu de voir sa toilette chiffonnée et compromise dans un pareil équipage. Le hasard l'avait placé auprès d'une jeune fille dont *les tresses dorées, l'angélique visage, le très-chaste et très-suave regard* avaient surpris son cœur. A chaque refrain il pressait contre lui la petite personne, de manière à achever de l'étouffer. Mais, ô disgrâce! ô malheur! au terme du voyage, un large fossé, que le conducteur n'a pu éviter, renverse la charette, et reçoit avec fracas la bande joyeuse qui fait succéder aussitôt à ses chansons mille cris d'effroi et de douleur. M. Moulinard en est quitte pour deux ou trois bosses au front; M^{me}. Moulinard se trouve mal en voyant sa blouse en lambeaux; Gingeolet a un bras foulé, il a perdu, dans le tumulte, son chapeau et un soulier... On se dépêtre comme l'on peut du chariot maudit, et M. Méсанthère, médecin domicilié à Saint-Cloud, s'empresse de prodiguer ses soins aux trois infortunés. Les bosses ont disparu, l'évanouissement a cessé, la foulure a désenflé; il ne s'agit plus que de payer l'Esculape, qui réclame 30 francs pour ses honoraires. Trente francs pour une compresse et un verre d'eau, s'écrie avec indignation M. Moulinard, lorsqu'on a fait par économie la route en charette, c'est se moquer des gens; et il parle d'aller chez le juge-de-peace. M. Méсанthère y consent volontiers; il s'offre même d'y conduire le récalcitrant Moulinard, en lui disant qu'il est persuadé

que son beau-frère le juge-de-peace ne peut manquer de lui donner raison. A ce mot de beau-frère, M. Moulinard, médusé, prévoit l'issue de son procès; il tire en enrageant sa bourse, et paie, non sans maudire un pays où les médecins et la justice sont de la même famille.

En entrant dans Saint-Cloud, la joie a disparu. Les Moulinard, qui s'étaient promis tant d'agréments, cheminent tristement vers le parc, asyle des plaisirs et de la gaieté. En jetant les yeux sur cette population animée; en entendant les fanfares des mirlitons, ils trouvèrent que la réunion n'offrait qu'une cohue insipide, un bruit insupportable et une poussière pire que tout le reste. Le château, dont ils s'étaient fait une brillante image, leur sembla gothique, lourd, exigü; les limpides cascades qui serpentent dans les bosquets, les jets d'eau qui se perdent dans les nues ne valaient plus, à leur avis, la fontaine de la rue de Bondy, ni celle des Innocens. Gingeolet, le bras en écharpe, la mine alongée, la chevelure au vent, un pied chaussé et l'autre nu, suivait machinalement ses parens en regrettant la petite blonde de la charette. Après quelques tours dans le parc, la famille s'arrête devant une sybille, et l'économe Moulinard consent à faire le sacrifice de dix centimes, qu'il paie à l'avance, pour voir s'ouvrir devant lui le livre des destins. Pour procéder avec pompe, la prophétesse lui souffle dans l'oreille un long tuyau de fer-blanc, et, tandis qu'elle l'occupe en lui prédisant la perte de son bien et sa mort prochaine, un adroit coquin, compère de la sorcière, réalise une partie de la prédiction. La bonne aventure entendue, M^{me}. Moulinard fait observer à son mari que l'heure du dîner ne doit pas être éloignée. Moulinard veut s'en assurer... Mais, ô douleur! ô désespoir! ô rage! sa montre a disparu... Sa montre guillochée, cadeau de son aïeul au jour de sa première communion. Pour déplorer une perte aussi sensible, il n'avait pas assez de larmes, ni sa poitrine assez de force pour fournir carrière au torrent d'imprécations que, dans son burlesque courroux, il répandait contre la fête, les sorcières et les filous.

Cependant il fallait dîner. On se garda bien d'aller chez Cornaille ou chez Legriel: après tant de disgrâces, l'économie était plus que jamais nécessaire. On convint de dîner en plein air. On ne vient pas à la campagne, répétait M. Moulinard, pour se claquemurer dans le salon d'un traiteur. Nos

voyageurs se placent donc autour d'une table, ou plutôt d'un ais inégalement posé sur quatre pieux tremblans. Le dîner est servi. Un melon, qui ne démentait point sa parenté avec la citrouille, un poulet étique, une langue fourée à l'ail, préservatif contre le mauvais air; une salade assaisonnée d'une huile qui se sentait de cinquante pas à la ronde, un vin clair-*ret à faire danser les chèvres*, tel est le somptueux repas qui doit faire oublier à l'homme du malheur, à la femme de l'infortune et au fils de la fatalité, les coups affreux que le grand être a fait pleuvoir sur eux. Pendant le dîner, un silence morne règne parmi les convives. Tout à coup le ciel s'obscurcit, l'éclair sillonne la nue, le tonnerre gronde, une pluie abondante vient fondre sur les consommateurs. Le désordre est dans tous les rangs. Le traiteur et ses garçons sollicitent en hâte le paiement des cartes de dîner. M. Moulinard, pressé de se soustraire aux torrens qui se font passage à travers son chapeau d'osier et inondent son chef poudré à blanc, cherche dans toutes ses poches sa bourse. Mais, autre calamité, elle est allée rejoindre la montre de l'aïeul, et le malencontreux Moulinard se voit contraint de laisser au traiteur sa redingote marron d'inde et l'habit vert pomme de Gingeolet, pour répondre de la dépense. Mouillé jusqu'aux os, le trio voyageur gagne en courant la plus prochaine auberge pour se mettre à l'abri; mais l'aubergiste exige dix francs pour prix de l'hospitalité. Indigné d'un procédé aussi abominable, d'une contribution aussi vexatoire, l'habitant de la rue aux Ours se détermine à retourner au plutôt à Paris. Un cocher lui demande cinquante francs pour le conduire chez lui. Ce n'était pas l'instant de marchander, encore moins celui de disputer: il fallut se soumettre à son mauvais sort. A peine la famille avait franchi le pont, que le nuage se dissipa, et le soleil plus radieux vint rendre à la nombreuse et bruyante assemblée la joie qui avait été un instant altérée. Mais nos voyageurs n'eurent point l'envie de retourner sur leurs pas. Ils rentrèrent dans la rue aux Ours, mouillés, brisés, rendus, et bien décidés à ne plus entreprendre de voyage dans les pays où les sottises prédictions des sorcières se réalisent sitôt, et où les aubergistes sont des voleurs autorisés.

PINSON, *l'Observateur*.

Le défaut d'espace nous empêche de placer la petite revue des théâtres.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N°. 46, au Marais.